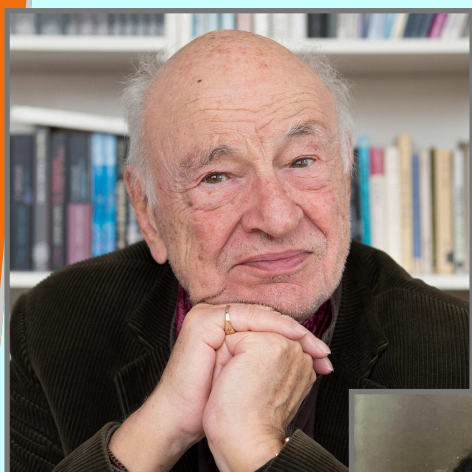
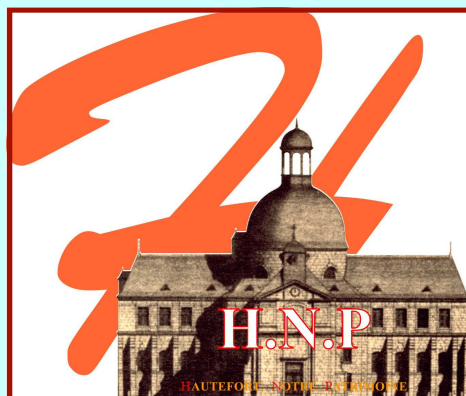
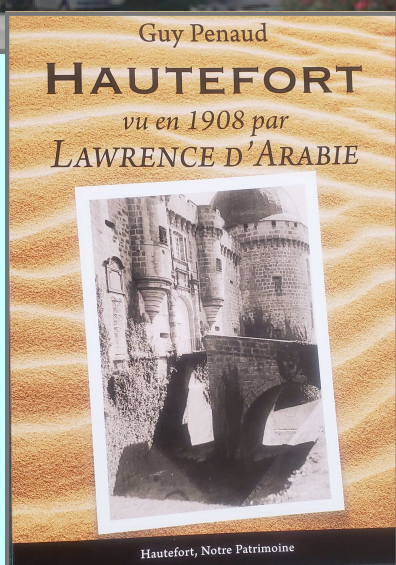
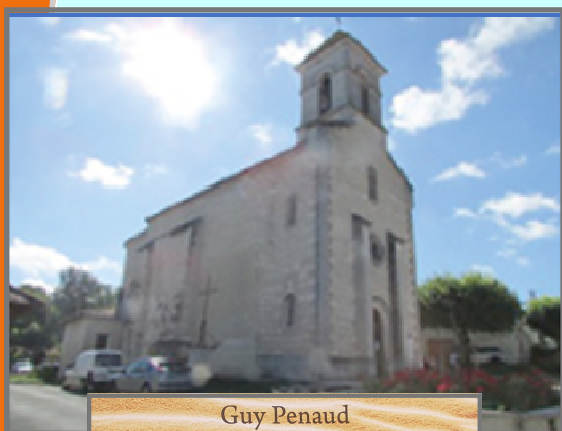


# HAUTEFORT, NOTRE PATRIMOINE



COMPTE RENDU  
D'ACTIVITÉ  
N° 72 Aout 2025

## SOMMAIRE

I	Le mot du Président .....	Page 3
II	Visite de l'église de SAINT-MÉARD de DRONE.....	Pages 4 à 9
III	PONT LAVEYRAS 16 février 1944, un crime de guerre aux confins de la Dordogne .....	Pages 10 à 15
	Nouvelle publication - HAUTEFORT vu en 1908 par Lawrence d' Arabie	Page 15
IV	La vie de Violette MORIN-NAVILLE une philosophe renommée, fidèle à son origine hautefortaise ..	Pages 16 à 23

## DATES à RETENIR

### Fête de la noix Nailhac :

**16 août :** Thème chêne et chêne truffier

Intervenants : Christophe BAUDOT, Alain CLUZEAU, contes, paysages.

**17 août :** Stand **H.N.P.** associé à la présence littéraire de Jérémie MOREAU et présidé par Michel TESTUT.

**13 septembre :** Salon du livre d'histoire EXCIDEUIL ( Présence d'H.N.P.)

**8 octobre à Périgueux :** 2 visites privées guidées ouvertes pour des groupes de 20 maximum :

-l'Hôtel particulier Brou de Laurière, guidée par Patrick Palem et le Conservatoire de l'art sacré, guidé par Serge Larüe de Charlus.

-La visite du bâtiment et des collections de l'hôtel de Laurière sera complétée par une présentation de la Fondation d'intérêt public, créée par Patrick de Laurière et dédiée à la recherche médicale.

**14 octobre :** Présence d'H.N.P. à la fête des paniers de Sainte-Eulalie

**7 novembre :** Une visite de Saint Martial d' Albarède.

**29 novembre :** Une conférence à Sainte-Eulalie d'Ans "Les oubliés de l'histoire" par Jean-Jacques Gillot et Francis Boddart .

## Hautefort, Notre Patrimoine



## I Le MOT du PRÉSIDENT

Nous vous remercions pour l'intérêt que vous portez à notre activité, encouragement précieux à poursuivre dans la diversité des sorties, des archives, des recherches, des conférences et des publications, le tout porté par un site internet vivant : chaque branche ne peut porter de fruits sans l'apport des autres. Voilà la belle carte de visite de HNP, votre association. Par leur qualité et leur visibilité dans la durée, les publications de HNP résultent d'un travail d'équipe remarquable mené par notre Vice-Président Thomas McDonald. Travail remarquable ? Certainement puisque nous venons d'apprendre que Monsieur Thomas McDonald vient d'être fait chevalier de l'ordre des Arts et Lettres. Nous lui adressons nos plus vives félicitations et, avec l'ensemble des membres de HNP, nous partageons le plaisir de cette nomination. Et un peu de la fierté qui l'accompagne !

Nous avons l'honneur et la chance d'accueillir dans nos publications, le dernier écrit de Guy Penaud : *Hautefort vu en 1908 par Lawrence d'Arabie*. Lawrence, qui ne sera « d'Arabie » qu'après la Première Guerre mondiale, visite le château de Hautefort en 1908. Déception ! car le château féodal qu'il s'attendait à découvrir, ce château qui vit guerroyer Richard Cœur de Lion et Bertran de Born a disparu depuis longtemps sous l'imposante construction classique familière de notre paysage actuel. Prétexte que saisit Guy Penaud pour nous faire découvrir un personnage qui reste assez mystérieux, Bertrand Artigues qui pendant 18 ans sera propriétaire du château de Hautefort. À lire ... Disponible auprès de HNP.

En parlant de recherche...

Avec Edgard Morin (CRA 62), inlassablement, Véronique Richard invite à retrouver les liens du philosophe avec le Périgord en particulier avec celle qui fut son épouse, Violette Morin-Naville, née Chapellaubeau.

Exceptionnelle sera la prochaine sortie qu'HNP vous propose le mercredi **8 octobre** à Périgueux : la visite de l'hôtel Brou de Laurière et le Conservatoire d'Art Sacré qui ne sont ordinairement pas ouverts à la visite. Le vendredi **7 novembre**, vous découvrirez Saint-Martial d'Albarède et les secrets d'un village voisin : on pense souvent connaître le banal de la proximité. Quelle erreur ! Nous souhaitons vous proposer des visites originales que vous n'aurez pas l'occasion de faire sans HNP et les amis de votre association, visites que nous élaborons pour vous, à la mesure de votre curiosité et de votre intérêt.

Le samedi 29 novembre, Jean-Jacques Gillot et Francis Boddart évoqueront « Les oubliés de l'histoire », les 1 800 000 prisonniers français de la Seconde Guerre mondiale, une facette très mal connue d'une période qui n'a laissé aucune famille indifférente. Leur enquête concerne exclusivement notre région et les 16 000 prisonniers nés en Périgord ou liés à cette région. À HNP, il nous paraît judicieux d'évoquer les prisonniers de la seconde guerre mondiale dès à présent sans attendre le centenaire de la déclaration de guerre du 2 septembre 1939, dans 14 ans ... Vous partagerez, vous aussi sans doute, cette curiosité et cette impatience ! L'histoire familiale commence souvent dans le grenier de la maison de famille, alors il serait peut-être intéressant d'aller rechercher des vieilles lettres ...

Détail pratique : lors du renouvellement de votre adhésion, assurez-vous bien de laisser vos coordonnées, nom et adresse postale précise, numéro de téléphone, adresse courriel.

Nous rappelons à ceux de nos membres qui n'auraient pas encore renouvelé leur cotisation qu'il n'est pas trop tard pour le faire...

Cordialement.

*Daniel Blondy*



## II

### Visite de l'ÉGLISE de SAINT MÉARD de DRONE 8 Février 2025

Cette visite complète l'article présenté dans notre précédent compte rendu d'activité (N°71)

#### Sortie du 8 février 2025 Trésors et secrets de la vallée du SALEMBRE

#### Qui était St Méard, dit aussi St Médard ?

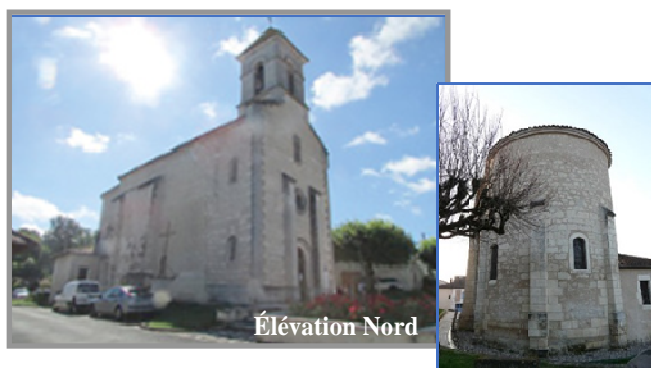
*Né en 456 à Salency, dans l'Oise, dans une famille noble, d'un père franc et d'une mère gallo-romaine, dès son plus jeune âge, il étonne par sa grande compassion envers les plus démunis.*

*Nommé évêque par St Rémi, il officiera successivement à Vermand, Noyon, et Tournai sur instance du Roi Clotaire 1<sup>er</sup>, fils de Clovis. L'un des saints thaumaturges les plus célèbres de son temps, il est aussi à l'origine de la fête de la Rosière honorant la jeune fille la plus sage du village (à l'image de la vierge Marie).*

*L'abbaye royale de St Médard, près de Soissons, reçoit sa dépouille en 561, suscitant une grande ferveur auprès des pèlerins. De nombreuses reliques furent disséminées dans le Nord : Tournai, Noyon, Paris, Jodoigne (Belgique)...et de très nombreuses églises lui sont consacrées en France et en Belgique.*

*Les moins respectueux pourraient comparer St Médard à un couteau suisse contre les maux terrestres. En effet, on l'invoquait pour soulager les maladies mentales, les migraines, les névralgies dentaires. On le sollicitait pour ou contre le mauvais temps (selon le cas), pour le bon déroulement des moissons. Il est le patron des agriculteurs, des brasseurs et des personnes emprisonnées ...On peut donc penser qu'il est encore très occupé...*

#### L'église de Saint Méard de Drone :



Élévation Nord

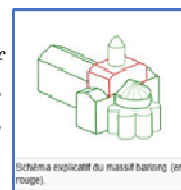
Edifiée entre le 11<sup>e</sup> et le 12<sup>e</sup> siècle, elle fut fortifiée au début de la guerre de cent ans par une chambre défensive, au-dessus de l'extrados des voûtes. Cette chambre était encore visible en 1885, avant sa destruction qui priva l'édifice d'environ un tiers de sa hauteur<sup>1</sup>.



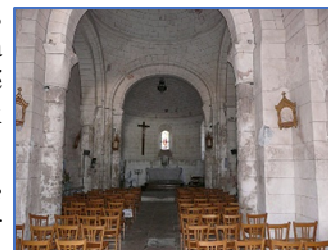
L'église avant les travaux du 19<sup>e</sup> siècle (cf. Marquis de Fayolle, 1885)

Le massif barlong, construit ici en façade en 1885, abrite la tribune et les fonds baptismaux sous un clocher carré.

*(En architecture romane, le massif barlong est un parallépipède transversal situé à la croisée des transepts et couronné par un clocher).*

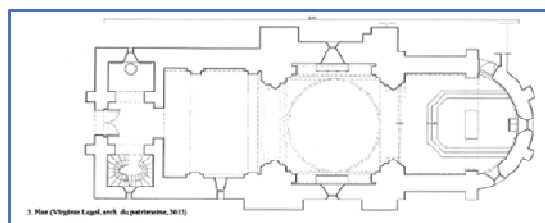


Ces importantes reprises du 19<sup>ème</sup> siècle de la façade, des contreforts de l'avant-chœur et d'une partie de la nef voûtée en briques, ont fortement impacté le caractère roman initial, d'autant plus que la totalité des murs a été enduite de plâtre en faux appareil.



*Faux appareil : ligne creuse tracée dans un enduit pour imiter un appareil de pierre.*

La première mention de l'édifice date du 11<sup>e</sup> siècle, sous le nom de Sanctus Medardus.



La coupole sur pendentifs, présente dans 30 % des édifices religieux de la Vallée de la Drone, serait une

conception relativement récente en Dordogne.

Nef unique à 2 travées : La première, voûtée en berceau plein cintre, est soutenue par deux puissants contreforts. La seconde, avant-chœur, soutenue par quatre contreforts moins massifs, est surmontée d'une coupole reposant sur des arcs doubleaux à rouleau. Elle est prolongée par le chevet en abside semi-cylindrique voûtée, dite en cul de four.

*(Arc doubleau : arc en saillie prenant appui sur les piliers ou sur les murs, et suivant le contour de la voûte. L'arc doubleau en rouleau en est une variante ornementale).*

Si on s'est longtemps accommodé de cette nouvelle apparence de l'édifice, c'était sans compter sur les facéties du temps. En 1999, ô surprise ! un morceau du faux appareil chute de la voûte, dévoilant un pan d'un véritable trésor pictural.

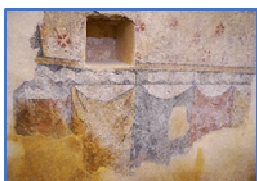
En 2013, avec l'équipe de Didier Legrands, de l'*Instituto Centrale per il Restauro*, débute une première tranche de mise en valeur de cet ensemble exceptionnel, estimé fin 15<sup>e</sup>, début 16<sup>e</sup> siècles.

*(L'Institut central pour la Restauration à Rome, dépendant du Ministère de la Culture italien, fondé en 1939, se donne pour but d'unifier les méthodologies de restauration, en s'appuyant sur des bases scientifiques).*

Plusieurs tranches de travaux se succéderont. Ceux-ci débiteront au niveau du chœur et de l'abside, (2013), se prolongeront dans la coupole (2018), pour se terminer dans la première travée.

25 années de travaux et plus d'un million d'euros plus tard, à l'occasion des journées du patrimoine de Septembre 2024, ce joyau offre à l'admiration de ses visiteurs 430 m<sup>2</sup> de fresques à la détrempe, dans un état de conservation inespéré. Trois entreprises spécialisées se seront portées à son chevet (c'est le cas de le dire).

*(La peinture à la détrempe, utilisée depuis l'Antiquité (Egypte, Grèce ...), consiste à broyer des couleurs à l'eau, puis à les intégrer dans de la colle ou de la gomme. Appliquée sur une préparation soignée du support, elle permet des nuances et des textures riches et durables).*



Peu de ces incomparables œuvres ont résisté à l'épreuve du temps et de la folie des hommes. Ici, c'est la seule portion de la partie encore visible.

Ce site est considéré comme exceptionnel en Périgord. Au Moyen-âge, la plupart des églises étaient entièrement peintes, ce qui permettait de

remettre dans le droit chemin les fidèles dont un certain nombre n'était pas ou peu alphabétisé.

L'historienne Roselyne Fouques<sup>2</sup> voit dans cette iconographie religieuse plusieurs fonctions :

- ♦ **Pédagogique** par une éducation plutôt manichéiste.
- ♦ **Politique**, les figures héraldiques témoignent du pouvoir et de la dévotion des mécènes.
- ♦ **Sociale** : l'égalité devant dans les lois divines.
- ♦ **Historique** : par les illustrations d'événements bibliques ou contemporains.
- ♦ Et **Décorative**, valorisant les éléments architecturaux (faux appareil, ornements des colonnes ...).

Si les auteurs de ces œuvres sont passés sous silence, leur signature est indirecte. On peut retrouver d'un monument à l'autre la technique d'un même artiste (plissés d'un tissu, visage...).

On peut aussi supposer que plusieurs artistes se sont attelés à la décoration d'un même monument, soit en même temps, soit à différentes époques.



Cela semble être le cas à St Méard, si l'on compare la facture de ces trois représentations de la vierge.

La codification des couleurs :

Ce n'est qu'à partir du 14<sup>ème</sup> que l'on a utilisé des oxydes de fer, plus onéreux, mais permettant une palette de tons plus étendue. Auparavant, on se contentait des ocres et de leurs teintes dérivées. Le choix des couleurs était codifié, et donnait à l'œuvre son sens profond, mais la symbolique pouvait évoluer en fonction des cultures, des techniques et des pigments à disposition.

- ♦ Rouge : représente le sang du Christ, ou des martyrs, mais aussi les feux de l'enfer.
- ♦ Jaune : le mal, la tromperie.
- ♦ Blanc : pureté, innocence, parfois sainteté. C'est la couleur des anges.
- ♦ Noir : la mort, mais aussi Dieu omniprésent et omniscient.
- ♦ Bleu : couleur de la Vierge, symbole de pureté, de fidélité et de chasteté, de paix, de calme.
- ♦ Vert : représente la nature, les cycles vitaux, l'Eden. Parfois utilisé dans les scènes de crucifixion ou de résurrection pour marquer

l'aspect immortel du Christ.

- ♦ Couleurs vives et lumineuses : foi, bonté.
- ♦ Sombres : mal, chagrin.

Enfin, les contrastes créaient un effet dramatique ou mystérieux.

À partir du 15<sup>e</sup> siècle apparaissent les **phylactères-banderoles**<sup>3</sup>. Pourquoi, rajouter du texte sur des œuvres destinées à une population à grande majorité analphabète ?

On ne connaîtra jamais le pourcentage de population alphabétisée avant 1686<sup>4</sup>. Cependant, et particulièrement dans le Nord de la France, des documents tendent à prouver que l'instruction élémentaire était plus répandue qu'on ne croit chez les paysans, les artisans et même chez les manouvriers.

Le phylactère sera, sous différentes formes, aussi bien dans l'art pictural que dans la tapisserie ou la sculpture, abondamment utilisé dans l'art médiéval pour mettre en valeur le nom d'un personnage, expliquer un événement, une situation, ou rapporter les paroles d'un personnage.

### NOTRE VISITE DE L'ÉGLISE

16 scènes religieuses et profanes se révèlent à nous.

La première travée est terrestre rappelant aux ouailles, dès leur entrée dans les lieux, sur le mur Nord, les sept péchés capitaux auxquels elles se doivent de résister.

C'est surtout à la fin du Moyen Âge que va se développer l'iconographie du septénaire à travers deux thèmes en particulier : la **chevauchée des vices** et les **représentations de l'enfer** suivant une codification assez stable. Autant d'images frappantes, simples et expressives qui connaissent un grand succès et contribue à leur diffusion :

1. L'**orgueil** est un roi ou un seigneur sur un lion,
2. L'**avarice** un bourgeois ou un marchand tenant une bourse,
3. La **luxure** une femme impudique sur une chèvre ou un bouc,
4. La **colère** un jeune homme se poignardant sur un léopard ou un sanglier,
5. La **gourmandise** un homme obèse tenant de la viande et du vin sur un porc ou un loup,
6. L'**envie** un homme décharné sur un chien,
7. L'**acédie** (paresse) un paysan sur un âne ou une oisive.

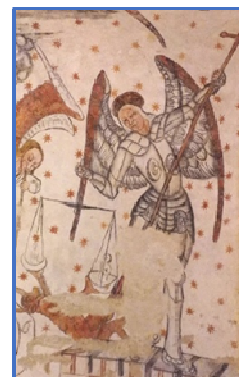


Ne subsistent que, de gauche à droite, la gloutonnerie, la paresse, la luxure et l'avarice.

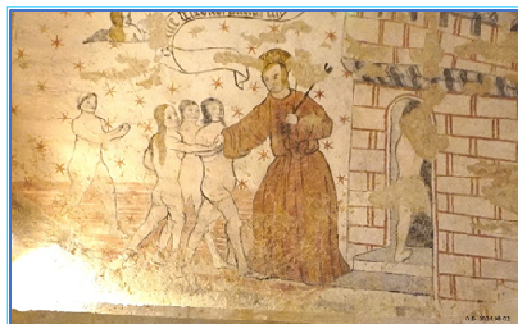
Précédant le chevet, le jugement dernier, superbement préservé, occupe tout l'espace de la voûte.



Quelques détails :  
Archange St Michel pesant les âmes



St Pierre accueillant les belles âmes au Paradis, dont il détient les clefs dans la main gauche.



Sur l'autre face, les âmes damnées :

Le terrible Léviathan, considéré comme le principal démon de l'enfer, engloutit les damnés, aiguillonnés par des petits diabolins.



Et juste au-dessus, l'unique représentation connue à ce jour du dragon de St Médard, transportant dans sa gueule les âmes d'un bout à l'autre de la voûte céleste, symbolisant cette frontière mystique entre le bien et le mal. Ce dragon est devenu le symbole de la commune, tant il incarne l'esprit de cette région.

Si dans les récits bibliques, on cite St Michel et St Georges terrassant chacun leur dragon, on ne trouve pas trace, sauf erreur, d'un dragon dans la vie de St Médard. Or la légende rapporte que St Médard, enfant, aurait été protégé de la pluie par les ailes d'un aigle planant au-dessus de sa tête, révélant ainsi le choix de Dieu. Cet aigle bienfaisant serait-il devenu dragon au fur et à mesure des transmissions orales ?



En dessous, les fidèles, pour éviter l'enfer, sont invités à suivre l'enseignement de Jésus. Cette scène ferait référence à trois passages différents des Evangiles :

Jésus entre dans la ville de **Jéricho** (symbolisée par une tour), accompagné de ses fidèles. Zachée, collecteur d'impôts, monte sur un sycomore pour l'apercevoir. Jésus lui dit de descendre parce qu'il va loger chez lui. Zachée se repend de sa malhonnêteté (*Luc*, 19 : 1-10).

Deux éléments feraient aussi référence à l'entrée de Jésus dans **Jérusalem** : la présence de l'ânon (*Matthieu*, 21 : 2-7) et surtout celle d'un personnage, ici presque effacé, qui étend son manteau sous le passage de Jésus. (*Luc*, 21 : 31-36, *Matthieu*, 21 : 8).

(Le piquetage visible sur le substrat a permis une meilleure accroche du nouvel enduit).

Lui faisant face et sous la scène du Paradis, La Cène, très détériorée par une volonté avérée de destruction par les réformés.



Un peu d'histoire :

♦ **17 janvier 1562**, obéissant à sa mère Catherine de Médicis, le jeune **Charles IX** (12 ans) signe l'**Édit de Tolérance de St Germain**.

Les protestants pourront se rassembler et célébrer leur culte en privé à l'intérieur comme à l'extérieur des villes fortifiées.

♦ **Refus du Parlement de Paris de ratifier cet édit.**

♦ **1<sup>er</sup> Mars 1562**, quelques centaines de protestants écoutent en totale infraction un prêche dans une grange à **Wassy**, en Champagne, ville fortifiée.

♦ Juste à ce moment, le Duc **François II de Guise**, chef de la faction catholique à la Cour de France, et dont la résidence est voisine de Wassy, revient d'un entretien avec le Duc luthérien **Christophe de Wurtemberg** en vue d'une possible conciliation entre les deux religions. Il envoie des hommes se rendre compte de la situation.

♦ Face à l'hostilité des protestants, la situation s'envenime. Résultat : de nombreux morts et blessés. L'événement que François II tente de faire passer pour exceptionnel va malheureusement se généraliser.

♦ **Avril 1562** : le protestant **Louis de Bourbon, 1<sup>er</sup> Prince de Condé**, s'empare d'Orléans. Trente ans de guerres de religion vont commencer.

Les réformés considéraient l'iconographie blasphématoire et païenne. Les griffes régulières trahissent l'utilisation de fourches ou d'autres outils similaires.

On distingue Judas au premier plan, en jaune. C'est le seul, debout, prêt à quitter les lieux, portant sa bourse de 40 deniers.

Dans l'abside trône un **Christ en Salvator Mundi**, entouré du tétramorphe des quatre évangélistes : l'ange de Matthieu, l'aigle de Jean, le lion de Marc et le bœuf de Luc. Trois doigts de sa main droite sont levés, et sa main gauche tient un globe blanc (orbe) cerclé de rouge.



Sous le Christ, deux scènes bibliques :

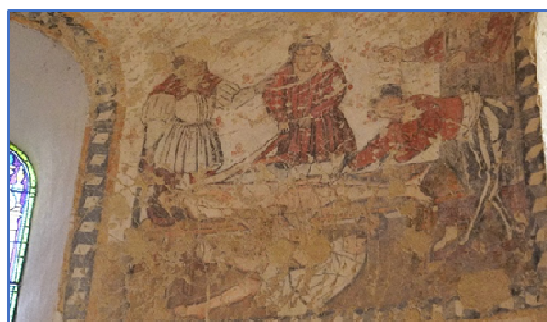
A gauche, sur cette partie très dégradée, on

distingue une crosse épiscopale tenue par un personnage central, vêtu d'une cape rouge (couleur sous laquelle **St Médard** est souvent représenté).

En arrière-plan, une femme tient dans ses mains un objet et une couronne dorée. Au loin, ce qui semble être une abbaye. Il pourrait s'agir de **Ste Radegonde**, épouse du roi Clotaire, consacrée diaconesse et simple moniale par l'évêque de Noyon. Elle fonda l'abbaye de Sainte-Croix de Poitiers.



A droite, le martyr de **St Barthélémy** (l'apôtre Nathanaël), écorché vif sur ordre d'Astaige, frère de Polème, roi d'Arménie, au 1<sup>er</sup> Siècle. Son corps reposerait à Rome et sa tête à Toulouse, expliquant la présence de son iconographie dans le Sud-Ouest de la France.



Le personnage debout à gauche, vêtu richement à l'orientale, pourrait représenter Astaige, donnant des ordres de l'index. Sur le sol, un des exécutants prend appui sur le châlit avec son pied droit, pour s'assurer une meilleure prise sur la peau du supplicié. Enfin, le personnage à droite, qui s'occupe de sa jambe gauche porte un habit rayé, motifs considérés comme les attributs du Malin<sup>5</sup>.

Sont ici également représentés, entre autres :

Le martyr de **St Sébastien** : C'est d'ailleurs la première vision qui s'offre au fidèle pénétrant dans l'église. Dans l'alignement se trouvent également la Vierge à l'Enfant de la coupole et le Christ en majesté de l'abside lui redonnant l'espérance dans la dévotion.

Né à Narbo Martius (Narbonne), **St Sébastien** devient centurion romain sous Dioclétien qui le fera

exécuter pour avoir accompli plusieurs miracles. Attaché à un poteau et transpercé de flèches, il sera finalement tué à coups de verges après avoir miraculeusement guéri une première fois.

C'est une figure très importante à l'époque car il est censé protéger des épidémies et surtout de la peste.

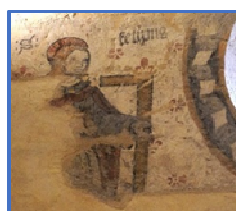


**St Jacques** (le Majeur), un des tous premiers disciples de Jésus. Avec son frère Jean, pêcheur comme lui sur le Lac de Tibériade, ils abandonnent leur barque pour suivre Jésus. **St Jacques** sera décapité à Jérusalem en l'an 43 sur ordre d'Hérode. C'est le patron des pèlerins.



Ici, il tient la main de Jésus descendant dans les limbes pendant les trois jours précédant sa

résurrection.



**St Philippe** : un des douze apôtres de Jésus, né sur les bords du lac de Tibériade. Il aurait évangélisé les pays d'Asie Mineure. Des incertitudes planent sur les causes de sa mort. Lapidé et crucifié en Phrygie sous Domitien, ou mort à un âge avancé de mort naturelle. Il est souvent représenté avec une croix, parfois avec le Livre Saint, un temple païen, une vipère ou un dragon.

Une place importante est consacrée à **l'iconographie virginale** :

Dans la première travée, sur le mur Sud, face à la chevauchée des vices, une superbe épiphanie aux tracés et aux pigments bien conservés. Noter également la finesse de la frise la surplombant.



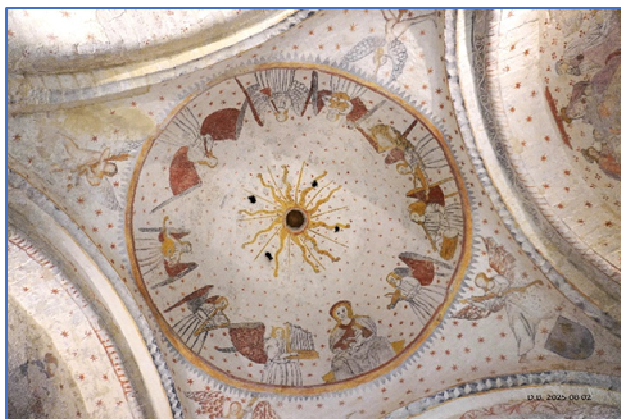
Le premier Roi Mage offre de l'or, le deuxième de l'encens et le troisième de la myrrhe.

La deuxième représentation de Marie, au sommet du mur sud est une Pietà. Marie est entourée de Marie-Madeleine, à sa gauche, un flacon d'onguent à la main, et de l'apôtre Jean à sa droite.



Ici, contrastant avec d'autres factures, les traits des visages et des drapés sont particulièrement fins. Les pigments rose et mauve utilisés ne se retrouvent pas dans les autres fresques. Une esquisse d'auréole, semblable à celle de Jean se distingue au-dessus de la tête de Marie-Madeleine.

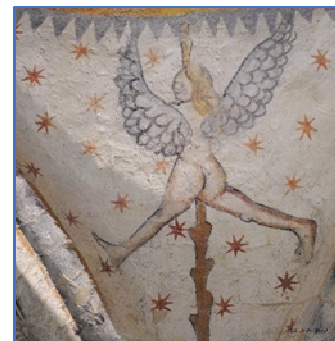
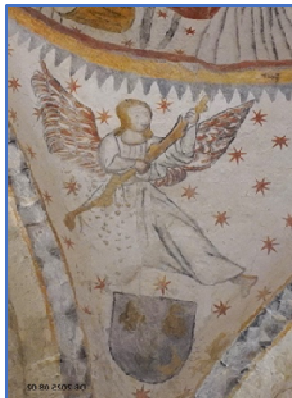
Enfin, dans la coupole, une Vierge en majesté est entourée de neuf anges musiciens, le tout éclairé en son centre par la lumière divine.



Les personnages font environ 2,50 m de hauteur et tous ont les cheveux clairs. Les couleurs de leurs ailes sont alternées et presque un ange sur deux est gaucher (ceux jouant d'un instrument à archet), probablement pour une question de place.

C'est une précieuse documentation sur les instruments de musique du 16<sup>ème</sup> siècle. Depuis la Vierge, dans le sens des aiguilles d'une montre : vielle, tambour, autre vielle, psaltérion (sorte de cithare), buisine (sorte de trompette), flûte, autre vielle, harpe, orgue portatif.

Sur chacun des quatre pendentifs : un ange monte vers le ciel à l'aide d'un bâton écoté, c'est-à-dire dont on a écourté les branches. C'est la version escabeau médiéval. En effet, l'ange est celui qui permet d'atteindre le ciel. Deux sont vêtus, deux sont nus.



Dans le massif barlong sont exposés quelques bas-reliefs dont un Christ en majesté du 12<sup>ème</sup> siècle

Tous nos remerciements à Monsieur Serge Larüe de Charlus pour ses explications passionnées et passionnantes sur la renaissance de cet exceptionnel patrimoine religieux.



Dominique Bertram

Pour en savoir plus :

L. Becker : *Eglises et chapelles du val de Drone*  
Bulletin de la SHAP tome 137  
*Association St Méard patrimoine* :  
stmear-patrimoine@gmail.com

<sup>1</sup> Marquis G. de Fayol : *Notes sur l'église de St Méard de Drone* - Bulletin de la SHAP tome 15

<sup>2</sup> R Fouques : Université de Caen. *Les peintures murales dans les églises* (Interview de Laurent Ridet)

<sup>3</sup> Derville : *l'alphabétisation du peuple à la fin du Moyen-Age* (Article, Revue du Nord, Année 1984)

<sup>4</sup> Laurence Minaire : Université Québec et Angleterre, *Utilisation des phylactères dans l'art pictural au Moyen-Age*

<sup>5</sup> Michel Pastoureau, *L'étoffe du diable : Une histoire des rayures et des tissus rayés*, Éditions du Seuil, 2003.)

### III PONT LAVEYRAS 16 FÉVRIER 1944, Un CRIME DE GUERRE aux confins de la DORDOGNE

Conférence de l'"Amicale des Familles et Amis des Victimes" présentée par Jean Claude Bellarbre le jeudi 24 avril 2025 à la salle des fêtes de Cherveix-Cubas.

Le Pont Lasveyras est l'un de ces nombreux crimes de guerre commis par les Allemands en Limousin et Périgord en 1944. L'attaque du 16 février, à la limite des communes de Beyssenac en Corrèze et de Payzac en Dordogne de deux bâtiments, où avaient trouvé refuge une cinquantaine de jeunes hommes dont la préoccupation dominante était de se soustraire au STO, s'est traduite par un bilan de 39 morts (34 exécutés sommairement sur place et cinq autres disparus en camp de concentration), sept survivants de la déportation et trois rescapés.

Aujourd'hui, les travaux de recherche historique de l'AFAV permettent de reconstituer cette journée tragique et de comprendre les motivations des victimes, les raisons de l'intervention allemande et celles du massacre. Plusieurs dizaines de témoignages ont été recueillis, auprès des familles et des proches des victimes, des survivants de la déportation ou d'un certain nombre d'habitants du secteur témoins de tout ou partie de l'opération ou victimes des pillages de leurs fermes, en cours d'après midi. La consultation des documents d'archives disponibles dans les services des Archives départementales de la Corrèze, de la Dordogne et de la Haute Vienne, au Dépôt central des archives de la justice militaire et les archives militaires allemandes est riche d'enseignements. Ces deux types de sources doivent bien entendu être mis en relation avec l'histoire intérieure du régime de Vichy, celle de la Résistance, l'histoire de la répression allemande en France occupée et celle du second conflit mondial, notamment pour les années 1943 et 1944.



Une vue de l'assistance

#### *Le drame du 16 février 1944*

Le jour de l'attaque, une cinquantaine de jeunes hommes âgés de 18 à 25 ans sont installés dans deux bâtiments, le moulin de la papeterie ou de la forge de Pissac et la maison-grange voisine dite du meunier, 1 km environ en amont du pont médiéval proche du hameau du Pont Lasveyras. Ces bâtiments situés en bordure de l'Auvézère, propriété d'un médecin de Limoges, inoccupés depuis de nombreuses années sont en mauvais état,

humides et inhospitaliers, accessibles seulement par des chemins étroits et sinueux serpentant au milieu d'une zone boisée qui tapisse le fond de la vallée et le flanc escarpé de la rive gauche de la rivière. Le choix de ce lieu isolé, dans un environnement perçu comme sauvage et retiré, qui s'est révélé être un piège mortel alimente encore discussions et polémiques posant toujours la même question : pourquoi certains membres de l'Armée Secrète de

Dordogne nord, Fernand Devaud, maire de Savignac-Lédrier, Raoul Audrier, militaire de carrière fait prisonnier en 1940 et libéré à cause d'une blessure au poumon et René Tallet/Violette, exploitant agricole et entrepreneur de battages à Sarlande avaient-ils décidé d'installer ici des réfractaires au STO aussi nombreux ?

Aux alentours de onze heures du matin, les lieux ont été encerclés par un détachement de 120 à 150 hommes, appartenant au KdS de Limoges et au 28ème régiment de police SS stationné à la caserne Marceau de cette même ville. Le convoi, fort de sept camions, deux voitures automobiles et d'un fourgon cellulaire, a été aperçu par de nombreuses personnes sur la route entre Angoisse et Payzac et dans la traversée de cette localité ; il a ensuite emprunté la route départementale en direction de Pompadour et s'est immobilisé au niveau du hameau du Petit Pissac, après avoir très vraisemblablement fait un premier arrêt un peu avant pour faire descendre une partie des hommes. Les deux groupes ont alors progressé conjointement vers le fond de la vallée (au Petit Pissac, un jeune habitant âgé de 14 ans a été contraint de les guider vers le moulin), réalisant une manœuvre d'encerclement révélatrice d'une préparation minutieuse et d'une adaptation spectaculaire à ce cadre géographique particulier.

L'attaque est partie de la rive droite, en face des ouvertures de la maison du meunier ; les occupants des lieux, pris par surprise ont tenté de se défendre en utilisant les armements qu'ils possédaient, soit une dizaine de fusils de divers types avec environ 200 cartouches, quelques revolvers et un fusil mitrailleur doté de deux chargeurs de 25 balles chacun. Les munitions sont vite épuisées et la configuration des lieux rend impossible tout espoir de fuite même si certains ont essayé de le faire en défonçant le mur en torchis de la maison côté moulin. Au terme d'un affrontement dont la durée peut être estimée à une heure maximum, la reddition était inévitable. Il semble que les assaillants aient affirmé qu'il ne serait fait aucun mal à ceux qui sortiraient les bras en l'air

Les vaincus une fois à l'extérieur, les Allemands entrent dans les bâtiments et achèvent les blessés. Les survivants sont alors rassemblés le long de la rivière, contraints de se coucher face contre terre. Ils sont sommairement interrogés, leurs papiers, leur argent et leurs objets de valeur sont confisqués, ils sont frappés à coups de pieds et à coup de crosses. Des témoignages concordants indiquent que l'interrogatoire a été mené en

« excellent français » ce qui a pu fait dire qu'il serait le fait de miliciens, ce qui est fortement improbable. En fait, il s'agit d'agents français du KdS, lesquels étaient alors plus nombreux que les Allemands, et, de plus, il est très possible qu'au 28ème régiment de police SS il y ait eu un certain nombre d'Alsaciens ainsi que, d'après un témoignage, des Polonais et des Ukrainiens.



Au cours de l'interrogatoire, 12 hommes, choisis d'une manière aléatoire ont été mis à l'écart, contraints de porter des caisses de munitions et différents matériels vers les camions en attente au Petit Pissac. À leur arrivée, une (ou deux) fusées blanches ont été tirées en l'air, ( ce qui semble indiquer que les assaillants ne disposaient pas de liaison radio), ce qui a déclenché le massacre. Les hommes allongés par terre sont contraints de se relever par groupes de cinq, ils sont alors abattus à coups d'armes automatiques ; certains ont sans doute essayé de s'enfuir en courant, ce qui explique la dispersion des corps, visible sur le croquis des gendarmes de Lanouaille venus sur les lieux en fin de journée et le lendemain. Un corps a été retrouvé trois semaines plus tard dans la rivière à quelques centaines de mètres en aval des lieux du massacre. Au début de l'attaque, deux hommes ont réussi à s'enfuir en traversant la rivière, un autre, André Cubertafon, gravement blessé et laissé pour mort a été recueilli et a pu être sauvé.

Les prisonniers, installés dans le fourgon cellulaire ont été conduits à Limoges, interrogés à la villa Tivoli, siège du KdS, certains ayant été torturés ; envoyés ensuite au camp de Compiègne-Royallieu, puis dans le « camp de triage » de Neue Bremm près de Sarrebrück, enfin à Mauthausen pour 11 d'entre eux et à Auschwitz pour le dernier. 5 y ont péri, 7 ont survécu.

Il est à noter que Jean Delage, lequel a parfois

été présenté comme le chef du camp a été traité d'une manière très différente : fait prisonnier dans des circonstances non élucidées au début de l'attaque, écroué pendant deux mois à la prison de Limoges, il a été ensuite envoyé au STO à Nüremberg. Arrêté ensuite, déporté à Dachau puis transféré à Auschwitz dans un convoi qui n'y est jamais parvenu, sa trace a été perdue de novembre 1944 à juin 1945 où un document d'archives atteste qu'il était toujours vivant ; cette singularité de traitement incite à se poser un certain nombre de questions.

En début d'après midi, tous les Allemands impliqués dans l'opération sont de retour auprès de leurs véhicules, sans doute surpris par la facilité et la rapidité de celle-ci d'autant plus qu'ils ne semblent pas avoir la moindre perte à déplorer. L'expédition se transforme en une activité de prédation marquée par une succession de pillages dans les fermes du hameau du Pont Lasveyras qui avaient largement contribué au ravitaillement des

occupants du moulin. Dans l'une d'elles sont ainsi dérobés une quantité importante de denrées alimentaires diverses, des vêtements, des chaussures, du linge de maison et des objets de valeur. A proximité, deux camions appartenant à des habitants de Payzac et qui avaient vraisemblablement servi de véhicules de transport vers le moulin sont emmenés à Limoges. Le convoi s'arrête dans une seconde ferme, ses occupants égorgent des porcs et commencent à les charger dans les camions ; ils sont alors visés par ce qui a été souvent qualifié de « contre attaque » menée par des hommes de l'Armée secrète et des FTP positionnés sur le flanc de la vallée de l'Auvézère en dessous du village d'Aubisse (commune de Payzac) et armés de fusils mitrailleurs. Cet échange de tirs, lequel a d'ailleurs suscité des polémiques, a été certainement très bref, les attaquants décrochant rapidement faute de munitions. Les Allemands sont alors repartis vers Limoges.

### *Le refuge du moulin, quelles réalités ?*

Le moulin et la maison du meunier semblent avoir été occupés à partir de la mi-janvier 1944 et avoir regroupé jusqu'à 50 à 60 hommes. Les témoignages recueillis et les documents d'archives consultés ont permis d'établir que la motivation principale de ces jeunes hommes était d'échapper au STO, que ce soit en Allemagne ou en France dans des entreprises travaillant pour l'économie de guerre du IIIème Reich. En effet, ils appartenaient tous sans exception aux classes d'âge visées par la législation de Vichy puisqu'ils étaient nés entre 1919 et 1925. Il est à noter que la majorité des présents, née en 1924, était devenue passible du STO de par la loi du 1er février 1944 faisant suite au recensement réalisé par les mairies fin janvier. D'où un afflux important au refuge dans les derniers jours de janvier et les premiers de février. Une minorité d'entre eux, influencée sans doute par le terme « maquis » souvent utilisé pour définir le refuge, souhaitait se battre pour libérer le pays, évoquant l'exemple de membres de leur famille anciens de 1914-18 d'autant que des rumeurs de parachutages d'armes et de débarquement imminent circulaient.

Ces jeunes hommes étaient majoritairement originaires des environs immédiats, en l'occurrence un espace de l'ordre de 15 km de rayon



autour du refuge, mais un nombre non négligeable d'entre eux était venu de régions plus lointaine : Deux hommes, Chazarin et Duboué venaient de la banlieue bordelaise, vraisemblablement informés de l'existence du refuge par René Laguionnie de Lanouaille qui avait, comme eux, travaillé sur divers chantiers de l'Organisation Todt en Gironde. Neuf autres étaient venus de Périgueux sur les indications de la famille de l'un d'eux qui avait des attaches familiales dans le secteur. Certains autres venaient de Normandie (les frères Enault), de la région parisienne ( Guy Audor, le « parigot »), du Berry, de la région de Tours ou de Lézignan-Corbières dans l'Aude. Etaient également présents deux alsaciens et un mosellan venus en Dordogne au moment de la déclaration de guerre ou de l'annexion par l'Allemagne nazie de l'Alsace et du département de la Moselle en juin 1940. Tous avaient été informés de l'existence du refuge par un réseau de relations familiales ou professionnelles, indiquant qu'il y avait la possibilité de se cacher dans ce secteur.

La plupart d'entre eux était issue de familles très modestes, souvent nombreuses ; ils étaient aides familiaux ou « domestiques agricoles », ouvriers d'usine ou salariés du petit artisanat ou du petit commerce urbain ; en ce qui concerne leur niveau d'études, ils n'étaient pas allés au delà de l'école primaire à quelques rares exceptions près. Les témoignages recueillis révèlent un profond attachement à la famille, à la région, au village d'origine et à la terre, l'Allemagne étant perçue comme une sorte de bout du monde inconnu et dangereux, d'autant qu'ils n'avaient vraisemblablement jamais eu l'opportunité de voyager.

Le quotidien de l'existence au refuge consistait à se procurer de la nourriture (avec d'ailleurs un certain succès auprès des paysans du secteur qui, connaissant plusieurs d'entre eux leur fournissaient pommes de terre, pain cuit au four, haricots secs ou conserves) à chercher des armes et des munitions ou des couvertures pour se protéger des rigueurs de l'hiver. Les informations recueillies sont relativement concordantes, faisant état d'une dizaine de fusils de types divers, de quelques revolvers, d'un fusil mitrailleur, de casques Adrian de la guerre de 1914-18 et d'environ 200 cartouches, ce qui était incontestablement très insuffisant pour se défendre en cas d'attaque. Par

ailleurs, il ne semble pas que les hommes présentés habituellement comme les « chefs » aient été régulièrement présents sur place ; plusieurs témoignages font état d'allées et venues incessantes, d'une insuffisante conscience des dangers encourus, d'une certaine insouciance. Certains jeunes étaient venus et repartis, d'autres fréquentaient les bals clandestins, participaient aux repas de famille ou allaient jouer au football le dimanche.

Le choix du lieu, deux bâtiments abandonnés et en mauvais état au fond de la vallée encaissée et boisée de l'Auvezère, accessibles par un chemin étroit et tortueux suscite toujours des débats passionnés et des polémiques ; s'il a fonctionné comme un piège mortel rendant une éventuelle fuite impossible, son choix n'était pas pour autant absurde ; il y avait de l'eau à volonté, il était possible de faire du feu en toute discrétion, il fallait bien accueillir quelque part des réfractaires au STO toujours plus nombreux...Par contre, les deux postes de sentinelles, en fond de vallée tout près du moulin ne permettaient pas de donner l'alerte en temps utile, alors que la vue est beaucoup plus dégagée sur le plateau voisin. Certains récits ont affirmé que les sentinelles auraient été égorgées, ce qui n'est confirmé ni par un quelconque témoignage, ni par les clichés des victimes réalisés le lendemain.

### *Quelles dénonciations à l'origine de l'attaque allemande ?*

Parmi les questions récurrentes, celle d'une (ou plusieurs) dénonciation est sans doute la plus fréquemment posée d'autant que les lieux sont isolés, difficiles d'accès et situés dans une zone boisée. Ce qui fait dire à beaucoup, les Allemands n'auraient jamais découvert ce refuge s'il n'y avait pas eu dénonciation(s).

À ce sujet, il faut écarter tout de suite l'éventualité d'une dénonciation venue d'une religieuse, sœur Philomène travaillant à l'époque à l'hôpital de Thiviers. Laquelle dénonciation serait à l'origine de l'attaque allemande et du massacre. Si la religieuse a bel et bien été amenée au moulin et exécutée quelques jours avant le drame, suscitant des polémiques récurrentes, force est de constater que cette hypothèse est invraisemblable. Le récit est en fait apparu dans un ouvrage publié en 1975, lequel ne cite aucune source et ne présente aucun élément de preuve et qui a été ensuite repris, toujours sans mentionner de sources ni de preuves, dans plusieurs ouvrages postérieurs. A l'origine, 30

ans après le drame, il s'agissait de tordre le cou aux rumeurs insistantes d'assassinat injustifié qui circulaient alors. Disons le clairement, cette « dénonciation » est un mythe, mais qui a eu un certain écho tellement cet épisode est hors du commun. Il est à noter d'ailleurs que cette prétendue dénonciation est relatée sur l'un des panneaux du « chemin de la mémoire » près du moulin et que ledit panneau -c'est le seul- a été détérioré par une main anonyme. Depuis peu, il a été remplacé....avec un texte quasiment identique.

Par contre, la responsabilité du propriétaire du moulin, le docteur Dutheil est quasiment certaine. Ce médecin, qui a acheté les bâtiments en 1937, exerce alors à Limoges où il est bien connu puisqu'il est l'un des cadres haut-viennois du PPF (parti populaire français) et de la LVF (légion des volontaires français contre le bolchevisme) profondément collaborationnistes et le médecin attiré des hommes de la garnison allemande et de la SIPO-SD. À son égard, les sources

d'information ne manquent pas : témoignages de deux agents français de la Gestapo fusillés en 1945, attestant qu'il aurait « vendu » l'information pour une somme de 200.000 francs, rapport des RG indiquant qu'il aurait déclaré dans un meeting vouloir « être débarrassé de la vermine qui occupe son moulin ». Par ailleurs, contrairement aux habitudes des Allemands dans ce genre de cas, les bâtiments n'ont été ni pillés ni incendiés et le feu allumé ensuite pour détruire casques, couvertures et objets divers l'a été suffisamment à l'écart pour ne pas toucher ces derniers. De plus, il est permis de penser que c'est ce qui a évité au village d'Aubisse d'où est partie la « contre attaque » d'être ensuite incendié.

En août 1944, le docteur Dutheil est entré dans la clandestinité, se cachant sans doute chez des membres de sa famille ou de celle de son épouse. Condamné à mort par contumace et à la confiscation de ses biens, il s'est enfui en Argentine où il a vécu jusqu'à son décès au début des années 1980 sans jamais être revenu en France, même après avoir été amnistié en 1960. Son petit fils a indiqué n'avoir jamais entendu parler dans les conversations familiales des motifs de cette fuite précipitée en Amérique du sud.

Ceci dit, les Allemands ont pu également être renseignés par d'autres informateurs tellement les allées et venues des occupants du refuge étaient fréquentes et visibles au grand jour. Le nombre de personnes qui étaient au courant de l'existence du refuge peut être estimé à plusieurs milliers. Des témoignages ont fait également état d'un avion survolant les lieux et de voitures automobiles sillonnant les routes quelques jours avant l'attaque. Les Allemands étaient manifestement bien informés, ce qui leur a permis de s'adapter efficacement à cet environnement particulier et de réussir leur opération. Il faut d'ailleurs noter que

ces mêmes hommes ont mené le 15 novembre 1943 une attaque similaire dans la forêt des Saulières près de Sainte Féréole en Corrèze se traduisant par un démantèlement d'un camp de l'AS et causant 18 morts. Le mode opératoire a été identique dans les deux cas.

Reste une dernière question et non des moindres : pourquoi tous les hommes n'ont-ils pas été exécutés ou inversement pourquoi n'ont-ils pas été déportés en totalité ?

A cet égard, il faut rappeler que la déportation vers le camp de Mauthausen, seul camp de concentration de « catégorie III » c'est à dire au régime de détention le plus sévère et réservé aux « ennemis irréductibles du IIIème Reich » interroge puisque les Allemands se sont certainement rendus compte très vite que les prisonniers n'étaient pas des « terroristes » parmi les plus dangereux. Or Mauthausen est devenu début 1944 un véritable camp usine, avec des dizaines de camps satellites produisant des armements pour l'industrie de guerre du IIIème Reich. Donc pourquoi se priver d'une trentaine de jeunes hommes susceptibles de travailler ?

La réponse à cette double question tient certainement en l'utilisation d'un fourgon cellulaire dans lequel les 12 prisonniers ont été entassés. Si les nazis avaient voulu emmener vivants tous les autres, cela supposait de les entraver, les embarquer dans les camions, les surveiller étroitement alors que les assaillants souhaitaient être tous disponibles pour les pillages de l'après midi. Donc, pour ne pas être gênés, ils vont abattre froidement 34 hommes, ce qui coïncide d'ailleurs avec l'idéologie nazie : entre autres, déshumanisation des vaincus, massacres programmés, absence de la moindre empathie.... Bien sûr, il n'y a pas de preuves, mais cette explication est plus que vraisemblable.

## Conclusion

Le drame du Pont Lasveyras est un de ces nombreux crimes de guerre survenus en Limousin Périgord en 1943 et 1944, alimentant des mémoires individuelles et une mémoire collective d'autant plus douloureuses qu'aucun des responsables du massacre et de la déportation, allemands ou français, n'a été châtié. Il a donné lieu et donne encore lieu à des polémiques et des divergences de vues tenaces, d'autant que le premier ouvrage documenté et citant ses sources n'est paru qu'en

2016. Le site est un lieu de mémoire fréquenté par des visiteurs en nombre non négligeable, d'autant que le chemin d'accès a été aménagé, que le moulin est devenu un musée et qu'un chemin de la mémoire a été créé autour de la stèle érigée en 1947. Chaque 16 février, la commémoration est l'une des plus importantes de la région, il arrive que l'assistance dépasse 500 personnes.

Au risque de se répéter, il est primordial que chacun soit persuadé que ce drame ne peut être

compris s'il n'est pas mis en relation avec le contexte historique du moment prenant en compte l'histoire intérieure de Vichy, celle du STO, de la Résistance, de la collaboration, de l'occupation allemande et plus largement celle de la seconde guerre mondiale. Les travaux des années 2010-2020 ont ainsi permis d'apporter des réponses relativement complètes aux questions qui viennent d'être évoquées.

Autrement dit, ce crime de guerre n'est pas un mystère, pas plus qu'il ne doit être un mythe. Si des interrogations perdurent, il n'existe pas de complot prémédité pour masquer la réalité.

Jean-Claude BELLARBRE



### **Sources et bibliographie.**

*Archives départementales de la Dordogne, de la Corrèze et de la Haute-Vienne.*

*Dépôt central des archives de la justice militaire.*

*Archives allemandes de Ludwisbourg.*

*Service historique de la Défense de Caen et Vincennes.*

*Archives des Sœurs de Sainte Marthe, Périgueux.*

*Témoignages recueillis par l'Amicale des Familles et Amis des Victimes du 16 février 1944 au Pont Lasveyras (AFAV).*

*Publications de l'AFAV :*

- *16 février 1944, Massacre au Pont Lasveyras, les archives parlent. Auto-édition, 269 p, 2016.*

- *Pont Lasveyras, 16 février 1944, Essai de reconstitution d'une journée tragique. Auto-édition, 39 p, 2021.*

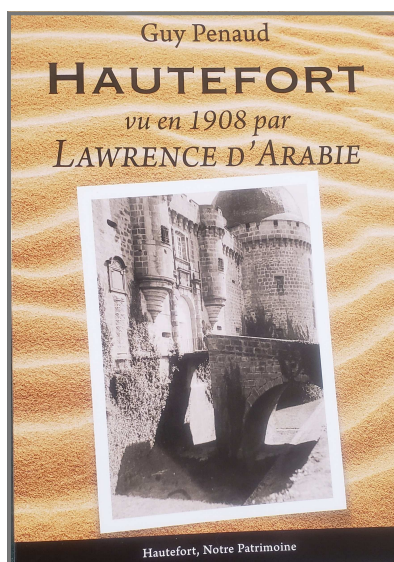
- *Autour d'un crime de guerre, Pont Lasveyras 16 février 1944, du mythe à l'histoire, Auto-édition, 55 p, 2023.*

### **Nouvelle publication**

## **HAUTEFORT** vu en 1908 par **LAWRENCE D'ARABIE**

*Disponible auprès d'H.N.P.*

Guy Penaud, ancien commissaire de police et historien du Périgord, a publié depuis des dizaines d'années de nombreux ouvrages sur cette région, que ce soit sur ses châteaux, ses églises, ses sites ou événements les plus remarquables ainsi que sur les hommes et les femmes qui ont marqué son histoire, mais également sur des faits nationaux les plus marquants.



Le château de Hautefort, au très riche passé, puisque des personnages aussi importants que Richard Cœur de Lion, le troubadour Bertran de Born, le romancier Eugène Le Roy ou les familles d'Hautefort ou de Damas ont marqué de leur empreinte son histoire, ne pouvait que passionner T.E. Lawrence d'Arabie, venu le découvrir en 1908. Cette majestueuse demeure était alors la propriété d'un jeune ingénieur et industriel, Bertrand Artigues, qui avait fait fortune lors du percement du canal de Panama.

## IV

### La vie de VIOLETTE MORIN-NAVILLE

#### Une philosophe renommée, fidèle à son origine hautefortaise

*La biographie de Violette Morin-Naville fait suite au récit<sup>1</sup> qu'Edgar Morin, philosophe mondialement connu, a consacré aux souvenirs qu'il garde du pays de Hautefort, découvert après la Libération avec celle qu'il a appelée sa « compagne de résistance ».*

*Le parcours de cette jeune hautefortaise qui s'engagea dans la Résistance, devint professeur de philosophie et eut une carrière universitaire en sciences sociales de haut vol, montre comment les étapes de sa vie s'inscrivent brillamment dans celles de l'histoire politique, intellectuelle et civilisationnelle. Sa vie s'est construite sur son attachement au pays de naissance où elle est souvent revenue et sur les liens profonds qu'elle noua avec des personnalités scientifiques qui ont reconnu sa valeur humaine comme intellectuelle.*

*Les œuvres de première main comme les souvenirs d'Edgar Morin et les écrits des auteurs renommés qui l'ont entourée ainsi que des récits affectifs de proches dessinent par touches dispersées un portrait de Violette, généreuse et combative.*

#### **Une jeunesse à Hautefort puis, à Toulouse, la rencontre de philosophes réfugiés.**

Irène Chapellaubeau, dite Violette, est née à Hautefort, le 4 août 1917. Selon Edgar Morin, « elle était issue d'une famille rustique du Périgord ». Son père, Joseph<sup>2</sup> Chapellaubeau avait possédé quelques biens immobiliers et une « petite conserverie à Tourtoirac » qu'il abandonna après la guerre et devint huissier. Il avait été, selon son futur gendre, « le premier socialiste du bourg ». Sa mère, Marie Entraygues, originaire de Corrèze, était institutrice à Hautefort et eut aussi un fils, Robert. Le ménage, procédant d'un « arrangement de famille », n'offrait pas un cadre heureux à leur fille. Elle partit avec joie au lycée de Périgueux où elle fut convertie par son professeur, Michel Alexandre, à la philosophie d'Alain. Fascinée par la philosophie, elle souhaita poursuivre dans cette discipline ses études supérieures.

Étudiante à Toulouse, elle se fit nombre d'amis, la plupart philosophes auxquels elle fut fidèle. Elle



Edgar Morin

fut particulièrement impressionnée par Georges Friedman. Dans l'extrait d'un ouvrage collectif<sup>3</sup> écrit par Edgar Morin, on apprend comment se forme autour de ce philosophe un groupe d'amis que Violette a rejoint : « Georges Friedmann était alors très lié à Jean Cassou dont le beau-frère était Vladimir Jankélévitch. Ce dernier vivait en famille, dans une grande maison, avec les parents dont le père, le



Violette Morin-Naville

<sup>1</sup> Extrait de l'ouvrage d'Edgar Morin intitulé *Les souvenirs viennent à ma rencontre*, Librairie Arthème, Fayard/pluriel, Janvier 2021, p. 209-218, publié en décembre 2021 dans le compte rendu d'activités d'HNP n°62.

<sup>2</sup> Edgar Morin a appelé le père de Violette Adrien alors que le prénom de Joseph est référencé dans généanet.

<sup>3</sup> La citation de ce paragraphe provient d'un ouvrage collectif intitulé : *Georges Friedman. Un sociologue dans le siècle, 1902-1977*, sous la direction de Pierre Grémion et Françoise Piotet, CNRS, 2004.

docteur Jankélévitch qui fut, je crois, le premier traducteur de Freud en France. Pour ma part, j'étais très lié avec madame Henry qui était la veuve d'un professeur de physique belge mort pendant l'exode. Elle était venue s'installer à Toulouse avec ses quatre enfants et nous étions devenus très amis. Elle possédait une maison proche de l'allée des Demoiselles, donc de celle des Cassou. Violette, mon amie qui est devenue ma compagne puis ma femme, était une « fan » de Jankélévitch, une idolâtre de Jankélévitch. Elle fréquentait donc la maison Cassou. J'ai naturellement introduit Violette auprès de la famille Henry et l'osmose s'est faite entre les deux maisons ». Edgar Morin ajoute « Georges Friedman aimait et appréciait beaucoup Violette, étudiante en philosophie, dévouée aux persécutés et qui avait organisé la mise à l'abri de juifs dans sa région natale de Dordogne<sup>4</sup> ».

Jankélévitch était entre autres un philosophe du rire et de l'ironie, ce qui influença Violette dans ses recherches ultérieures, comme le laisse entendre la nécrologie parue dans *Le Monde*. On y lit « De<sup>5</sup> ses maîtres en philosophie, Alain et Jankélévitch, Violette Naville-Morin avait hérité le culte de l'ironie et le sens de la formule frappée. Mais elle ne devait qu'à sa passion pédagogique et à sa naissance périgourdine l'emprise d'une voix chaude, un peu rocailleuse, qui forçait l'écoute des plus blasés<sup>6</sup> ».

Dès 1940, impressionnée par la personnalité de ce philosophe, Violette suivit en même temps qu'Edgar Morin ses leçons privées organisées au-

dessus d'un café. Edgar Morin<sup>7</sup> se souvient qu'il était « assis à côté d'une étudiante dont (il) remarquait le fort accent régional ». Ce fut le début de la liaison entre Edgar Morin et Violette. Les années toulousaines qui suivirent rapprochèrent Edgar Morin et Violette : ils « étaient bien ensemble » et ensemble faisaient des échappées clandestines pour écrire sur les murs des inscriptions contre Pétain, Laval et la « relève ». Ayant « une fausse-vraie identité<sup>8</sup> », Edgar Morin ne pouvait se marier légalement.

Dans ses mémoires, reviennent des souvenirs de cette période que l'on peut qualifier de nostalgiques. Il peint un aimable portrait de sa compagne : « Violette a été une compagne-sœur, devenue amante et épouse ». Il trouvait en elle « une compagne de résistance », à laquelle il « faisait une confiance absolue ». Il la décrit comme « généreuse, fidèle, hospitalière » et ajoute qu'« elle ne fut jamais xénophobe ou raciste ». Il reconnaît : « je ne pus la convertir à mon marxisme, car elle restait fidèle à la philosophie de Michel Alexandre et d'Alain<sup>9</sup> », alors que lui-même détaille dans un article intitulé « L'honneur de la vérité<sup>10</sup> » ses relations mouvementées avec le Parti communiste français. Il y indique les circonstances de son engagement en 1942 : « j'étais un communiste de guerre, c'est-à-dire que j'étais entré en résistance au moment de la première résistance de Moscou, de la première contre-offensive et de Pearl Harbour, une période où, avant Stalingrad, un espoir était possible<sup>11</sup> ».

### ***L'engagement de Violette et de ses compagnons dans la Résistance***

Toulouse, ville de la zone libre qui avait accueilli la jeune étudiante, était « cette ville où tant de réfugiés intellectuels arrivant de Paris s'étaient installés<sup>12</sup> », ce qui permit la construction d'opérations collectives en rassemblant une

communauté dont Violette fit partie. Le constat est fait par Edgar Morin. Il écrit : « au lendemain de la débâcle, tout converge à Toulouse ». Il y est arrivé lui-même de Paris le 9 juin et ne tarde pas à s'y sentir « libre, heureux de se faire des amis de toutes

<sup>4</sup> Dans *Les souvenirs viennent à ma rencontre...*p.226

<sup>5</sup> *Le Monde*, 5 décembre 2002

<sup>6</sup> Ce qui est confirmé par ceux qui l'ont rencontrée lors de ses retours à Hautefort.

<sup>7</sup> Edgar Morin naît sous le nom d'Edgar Nahoum de parents juifs grecs originaires de Salonique. Il a changé son nom et s'est appelé Edgar Morin lorsqu'il est entré au Parti communiste et a rejoint la Résistance en 1941.

<sup>8</sup> Cette locution a été employée par Edgar Morin dans un entretien publié par *Le Parisien*, le 18 octobre 2019

<sup>9</sup> Dans *Les souvenirs viennent à ma rencontre...*p. 210.

<sup>10</sup> L'article est publié dans le n° 27 de la revue *Inflexions*

<sup>11</sup> Membre du Parti depuis 1941, il s'en éloigna à partir de 1949 et en fut exclu en 1951 pour avoir écrit un article sur un colloque ayant pour thème « Villes et campagne » dans le journal *France Observateur*.

<sup>12</sup> Les informations et citations de ce paragraphe proviennent de l'ouvrage collectif intitulé : *Georges Friedman. Un sociologue dans le siècle, 1902-1977*, sous la direction de Pierre Grémion et Françoise Piotet, CNRS, 2004.

sortes, de toutes nationalités et de rencontrer des écrivains dont il a lu les textes dans la *NRF*<sup>13</sup>. Il ajoute : « Parmi les villes de la zone nono<sup>14</sup>, Toulouse apparaît bien, dès l'été 1940, comme un point de rencontre, sinon de ralliement, où se croisent itinéraires d'errance et destins menacés<sup>15</sup> ». « Par voitures, par trains, par camions, la France dégringolait du Nord au Sud. À Toulouse, tout s'embouteillait dans une kermesse monstre, un tohu-bohu incroyable<sup>16</sup>. »

La plupart de ces réfugiés s'engagèrent dans la Résistance, en participant tout d'abord aux actions de propagande. C'était le cas de Georges Friedman, calomnié par le parti communiste après son livre *De la Sainte-Russie à l'URSS* (1938) qui comportait des critiques de l'URSS, alors qu'Edgar Morin reconnaît qu'« en 1942, encore étudiant, à demi résistant, (il) cherchait le parti communiste et en avait peur... ». « Ayant adhéré au Parti communiste français et étant entré en résistance, il est devenu responsable régional du Parti à Toulouse ; il est chargé de rédiger le tract appelant au soulèvement. Il prend le pseudonyme de Morin<sup>17</sup> ».

Les rôles de Georges Friedman, Edgar Morin et Violette prennent de l'importance: « Georges Friedmann et Edgar Morin, sans oublier la jeune philosophe étudiante de Vladimir Jankélévitch, Violette Chapellaubeau qui partage la vie de Morin, ne sont pas sans avoir expérimenté ces bifurcations de l'Histoire tout au long de leurs activités engagées dans la Résistance, qu'ils ont menées à des postes de responsabilité au service de ce média

de guerre qu'on nomme « Propagande ». « Le premier fut alors chef de réseau sous le nom de Parmentier ; le second fut membre du Parti Communiste clandestin et agent actif dans le MRPGD<sup>18</sup> dirigé d'abord par Michel Caillau, neveu du Général de Gaulle, puis par François Mitterrand<sup>19</sup> ». Violette fut au service du réseau Charrette des Forces françaises combattantes de la Résistance de mai 1943 à octobre 1943 en qualité de P1 et d'octobre 1943 à septembre 1944 en qualité de P2<sup>20</sup>. De septembre 1944 à mai 1945, elle fut adjointe au secrétaire général de l'exposition « Crises et bagnes hitlériens<sup>21</sup> ».



Les relations d'Edgar Morin avec les membres du Parti communiste étaient mauvaises : il n'avait pas soutenu leurs mouvements « déchainés » pour l'épuration d'écrivains ou artistes considérés comme « collaborateurs ». A leur retour à Paris, Violette et lui, qui militèrent ensemble au MRPGDP, allaient d'un appartement à l'autre alors que d'autres « s'étaient fait réquisitionner de beaux logements inoccupés loués à des prix insignifiants<sup>22</sup> ».

Peu de temps après, ils prirent « la décision de rejoindre la 1<sup>ère</sup> armée qui entrait en Allemagne », ce qui les poussa à se marier. Le mariage, qui eut lieu à Paris le 14 mai 1945, fut « précipité<sup>23</sup> » et en

<sup>13</sup> Le sigle *NRF* désigne la Nouvelle Revue Française, spécialisée dans la littérature, elle fut créée en 1908.

<sup>14</sup> Le qualificatif « nono », désuet et familier désigne la zone non-occupée de la France entre 1940 et 1942.

<sup>15</sup> *Vidal et les siens*, Edgar MORIN, Éditions du Seuil, Paris, (1<sup>re</sup> éd., 1989), rééd. 1996, pp. 259-261.

<sup>16</sup> *Autocritique*, Edgar MORIN, (1<sup>re</sup> éd., 1959), Éditions du Seuil, rééd. 1991, p. 29.

<sup>17</sup> « Edgar Morin, par Jean-François Dorier et Louisa Yousti, chronologie », *Cairn*, chapitre 23 à 26.

<sup>18</sup> Le MRPGD « Mouvement de Résistance des Prisonniers de Guerre et Déportés » auteur d'une présentation résumée indique que le mouvement naît en juin 1941 dans le camp de prisonniers du Stalag XI B à Fallingbostal, fondé par André Ullman, Charles Bonnet et Michel Cailliau. Un documentaire de FR3 présente le prolongement du noyau de résistance d'anciens prisonniers du Stalag XI B au printemps 1943. D'abord appelé réseau Charrette, Michel Cailliau, neveu de Charles de Gaulle, en est le fondateur. La principale activité du MRPGD reste pendant longtemps le renseignement.

<sup>19</sup> Dans l'ouvrage collectif intitulé : *Georges Friedman. Un sociologue dans le siècle, 1902-1977...*

<sup>20</sup> Le musée de la Résistance 1940-1945 définit P1 comme : Agent de renseignement ou responsable qui travaille pour la Résistance d'une manière habituelle et P2 comme : Agent de renseignement ou officier responsable qui travaille en permanence pour la Résistance.

<sup>21</sup> Les informations sur les postes de résistance de Violette viennent de son livre intitulé « *L'écriture de presse* », Presses de l'Université du Québec, 2003, p. 163-164.

<sup>22</sup> Dans *Les souvenirs viennent à ma rencontre...* p.153.

<sup>23</sup> Dans *Les souvenirs viennent à ma rencontre...* p. 212.

fait illégal, car ils n'ont respecté les délais de publication des bans qu'en modifiant les dates. Lors du repas de mariage, entourés d'amis, ils ont « chanté l'Internationale, la Marseillaise, le chant des partisans ». Le séjour à Lindau fut un moment de bonheur. Edgar Morin devint chef du bureau à la Direction de l'information au gouvernement militaire français en Allemagne, mission partagée avec Violette. De septembre 1944 à mai 1945, au cours de cette mission, en s'appuyant sur son expérience de résistant, il écrivit « *L'an zéro de l'Allemagne*<sup>24</sup> » avec le concours de Violette qui « l'aida à bien mettre en lumière (sa) thèse consistant à réfuter l'idée de culpabilité collective

du peuple allemand ». « Le livre fut accueilli avec réserve par ses compagnons communistes<sup>25</sup> ».

« À leur retour à Paris, Marguerite Duras offrit au couple une chambre dans son appartement de la rue Saint-Benoît, à Paris. Y logeait également son mari Robert Antelme, que Dionys Mascolo, amant de Duras et meilleur ami d'Antelme, avait ramené, très affaibli, du camp de Dachau. Deux années durant, Edgar et Violette formèrent avec ce « *triple noyau d'amour* » que constituait le trio Duras-Antelme-Mascolo une « communauté pleine d'effervescence intellectuelle, amicale et amoureuse<sup>26</sup> ».

### ***Après la Libération, une visite à Hautefort, des voyages et la naissance des filles du couple d'Edgar et Violette***

A la Libération, le couple d'Edgar et Violette se rendit à Hautefort. Ce fut pour Edgar Morin la découverte du Périgord de Violette et de ses amis<sup>27</sup>. Ils y sont revenus ensemble puis séparément, l'un de rares fois pour écrire dans un pays apprécié, l'autre seule ou avec ses filles pour retrouver le même pays aimé et son frère, avec lequel les hautefortais la voyaient se promener.

Avec son époux, elle fit un voyage en Italie à la recherche des Nahum, la famille paternelle d'Edgar, qui étaient venus de la péninsule ibérique via Amsterdam dans le Livournais. Éblouis par l'Italie, « un pays en tout point magique », Edgar et Violette firent en train un long circuit de Turin à Florence, Rome, Venise puis au lac de Garde.

En 1946, Violette étant enceinte, le ménage s'installe à Vanves. Violette accepte des postes de professeur suppléant de philosophie à Paris, notamment au collège Paul Bert, tandis que son conjoint prépare « *L'homme de la mort* » à la

Bibliothèque nationale. Il retravaille sa première mouture d'abord au café Le Dôme d'où, n'étant pas *persona grata* du fait du « halo de spiritualité de son travail perturbant les ondes sensuelles de ses voisines demi-mondaines », il se sentit exclu et s'installa avec Violette à la Coupole, lieu tranquille l'après-midi.

Leurs filles sont nées à un an d'intervalle durant leur séjour à Vanves. L'aînée, Irène, naquit en 1947<sup>28</sup> dans une clinique de Vincennes et Véronique, la deuxième, dans la polyclinique des Bleuets, établissements dans lequel le docteur Romuald de Jomeron avait introduit de l'URSS la méthode de l'accouchement sans douleur avant la péridurale. Leur père avoua regretter « de n'avoir pas gardé une continuité dans la relation avec ses filles, les lésant et finalement (se) lésant ». Il reconnut aussi que Violette « fut sa providence » et qu'il lui devait le temps et la liberté d'écrire.

### ***Des Parents « intellos progressistes »***

Dans les années 1955 à 1970, la vie familiale d'Edgar et Violette connut des périodes de vie partagée et des périodes de séparation « par intermittence », le père se reconnaissant nomade et

pris par « des amours successifs ». Il exprime des regrets mitigés<sup>29</sup> : « il y a une époque où je suis devenu chômeur. Époque à la fois maudite et bénie pour moi. Maudite car j'avais très honte d'être

<sup>24</sup> Cet ouvrage d'Edgar Morin a été publié par les Éditions de la Cité Universelle en 1946.

<sup>25</sup> Dans « Edgar Morin, par Jean-François Dorier et Louisa Yousti », chronologie », *Cairn*, chapitre 23 à 26.

<sup>26</sup> Dans l'article « La collocation chez Marguerite Duras », *Sciences humaines*, 8 Juillet 24.

<sup>27</sup> Ces moments de découverte et de retrouvailles sont exposés dans les pages qui ont été publiées dans le compte-rendu d'activités n° 62 accessible sur le site [www.hautefort-notre-patrimoine.com](http://www.hautefort-notre-patrimoine.com). Pour mémoire, y sont évoqués Jeanne et Robert Mougénot, instituteurs à Saint Orse. Leur fille était la filleule de Violette.

<sup>28</sup> La date de naissance d'Irène est donnée en 1947, dans « Les filles délaissées, le père retrouvé », Samuel Lacroix, *Sciences humaines*, Histoire de la pensée, Bibliothèque digitale, 9 juillet 24.

<sup>29</sup> Dans l'ouvrage collectif intitulé : *Georges Friedman. Un sociologue dans le siècle, 1902-1977*,

chômeur. J'étais marié, j'avais deux enfants en bas âge et je me disais : je ne suis plus rien ; mais bénie parce que j'en ai profité pour vivre à la Bibliothèque nationale et préparer mon livre qui s'appelle *L'Homme et la Mort*<sup>30</sup>, chose que je n'aurais pas pu faire si je n'avais pas eu ce temps<sup>31</sup> ».

De son côté, titularisée en tant que professeur certifié, Violette put assurer une stabilité financière à la famille. Elle fut affectée en Haute Vienne de 1952 à 1955 et à Lens de 1955 à 1958<sup>32</sup>. « Elle

n'avait pas la vie facile : ses cours à préparer, les trajets en province à effectuer, deux petites filles, Irène et Véronique, à élever. Edgar étant au chômage après son exclusion en 1951 du parti communiste<sup>33</sup>, c'est elle qui faisait bouillir la marmite. Elle ne serait évidemment pas fâchée de quitter l'enseignement en province pour un poste de recherche à Paris<sup>34</sup> ». Ce souhait se concrétisa en octobre 1958, quand elle fut détachée de l'enseignement « pour coordonner les activités de l'Institut de filmologie que dirigeait Georges Friedman<sup>35</sup> ».

### « Les filles délaissées, le père retrouvé », parallèlement à une séparation de leurs parents

La vie de Violette et d'Edgar Morin avec leurs enfants n'a pas été « un long fleuve tranquille ». Interrogée par l'essayiste Emmanuel Lemieux pour les besoins de la biographie de son père<sup>36</sup>, sa fille, Véronique Nahoum-Grappe, aujourd'hui anthropologue, confessait que son père avait été « un homme doux et aimant, mais qui ne m'a pas transmis beaucoup de choses. Quant à maman, elle était très rayonnante mais c'était le travail avant tout. Dans cette génération, ils ont tous un peu foiré avec leurs enfants, il faut bien le dire. (...) Edgar et Violette étaient des êtres humains très intelligents, de gauche, mais qui ont eu une flemme politique à réfléchir sur la famille et les enfants<sup>37</sup> ». L'essayiste ajoute : « Tout à leurs occupations, les parents intellos progressistes auraient, comme beaucoup alors, fait primer leurs activités professionnelles et politiques sur l'éducation de leurs enfants, jusqu'à parfois les associer à leurs projets contre leur gré ». Questionnée par Emmanuel Lemieux, la sœur aînée et sociologue Irène a pour sa part le douloureux souvenir de l'expérience *Chronique d'un été* (1961), film au cours duquel les deux adolescentes,

mal à l'aise, sont interrogées sur leur conception du bonheur : « Nous étions atterrées, anéanties, nos parents allaient divorcer », confiait-elle.

Comme en réponse à ces souvenirs douloureux, Edgar Morin, dont l'auteur de sa biographie dit restituer « toute la complexité d'un personnage attachant », reconnaît des manquements qui seraient compensés par ses retrouvailles : « Mon nomadisme et mes amours successives rendirent intermittents mes liens avec mes deux filles. Rien ne fut rompu, mais tout fut relâché. Elles grandirent, et en chacune j'ai retrouvé une part de moi-même. En Irène, le scepticisme, l'ironie, l'angoisse secrète ; en Véronique, la passion civique et militante<sup>38</sup> ».

Tout en nuancant la situation de son couple, l'époux écrit encore dans ses mémoires : « Nous eûmes quelques aventures chacun de notre côté mais sans dériver de l'un à l'autre. Je ne pus lâcher Violette que j'avais obligée à quitter son amant un an auparavant et je ne pouvais la laisser seule avec deux fillettes de 8 et 9 ans ». Un article de la revue *Sciences humaines*<sup>39</sup> confirme : « Les années 1950

<sup>30</sup> En 1951, *L'homme et la mort* est le premier travail anthropologique d'Edgar Morin.

<sup>31</sup> On pourrait qualifier de façon critique d'« ego-histoire » cette réflexion d'Edgar Morin, formule utilisée pour les ouvrages de Friedman qui sont pour lui et pour Violette une référence de qualité, et lui attribuer une valeur à l'« ego-sociologie ».

<sup>32</sup> Ces informations proviennent comme celle sur le détachement de Violette de son livre intitulé « *L'écriture de presse* », Presses de l'Université du Québec, 2003, p. 163-164

<sup>33</sup> L'article de la chronologie de Cairn précise : En 1951, « Edgar Morin est exclu du Parti communiste pour avoir écrit un article dans l'Observateur, qualifié de journal « de l'intelligence de service ».

<sup>34</sup> Cette citation provient de l'article « Une enquête internationale sur le Héros du film », Claude Brémond, *Revue de l'association française de recherche sur l'histoire du cinéma*.75/2015. Violette qui avait un grand intérêt comme son mari pour les films travailla à l'Institut de Filmologie et y fut appréciée pour la vivacité de son caractère et de sa plume.

<sup>35</sup> Ibid.

<sup>36</sup> Repris dans : Emmanuel Lemieux, *Edgar Morin: L'indiscipliné*, Éditions Le Seuil, 2019

<sup>37</sup> Emmanuel Lemieux, *Edgar Morin ; L'indiscipliné*, Éditions le Seuil, 2009

<sup>38</sup> Dans *Les souvenirs viennent à ma rencontre...* p.218

<sup>39</sup> L'article écrit par Samuel Lecroix a été publié le 9 juillet 1924.

et 1960 sont marquées par certains remous dans un couple qui tantôt s'ouvre, tantôt se ferme. Morin demande notamment à son épouse d'interrompre une liaison avec un de ses collègues du lycée d'Arras, avant de lui-même s'éprendre de la jeune Marilu Parolini, future secrétaire de rédaction de sa revue *Arguments* et figure marquante de son film « Chronique d'un été » réalisé avec Jean Rouch et présenté au Festival de Cannes ». Cependant, à cette période, au cours d'un voyage en couple en

Amérique latine, Violette rencontra sa cousine périgourdine devenue mexicaine<sup>40</sup>.

Pendant, ces années difficiles, Violette et ses filles sont retournées fréquemment à Hautefort, alors que son époux constatait que son lien familial et familial avec le Périgord s'était rompu. Elle allait rendre visite à ses voisins, toujours chaleureuse, remarquée pour ses tenues « originales » et son allure décontractée.

### L'évolution des « jeunes chercheurs » : la création du CECMAS

Edgar Morin, nommé « stagiaire de recherche<sup>41</sup> » au CNRS en 1951, s'intégra au centre d'études sociologiques, dirigé par Georges Friedman, ce qui ouvrit une porte d'entrée pour ses recherches anthropologiques et celles de Violette dans une ambiance quasi familiale.

Les années 60 voient l'orientation des travaux de Violette évoluer en même temps que ceux du trio auquel elle était très attachée, rassemblant Georges Friedmann<sup>42</sup>, Roland Barthes et Edgar Morin<sup>43</sup>. Leur intérêt se porta sur la VI<sup>e</sup> section de l'École pratique des hautes études, section créée en 1947 qui devint, sous l'impulsion de l'historien Jacques Le Goff, en 1975, l'École des hautes études en sciences sociales. Violette y commença une carrière en qualité de chef de travaux<sup>44</sup>.

Associée au trio précité, elle participa en 1960 à la création du CECMAS, Centre d'étude des communications de masse au sein de l'École des hautes études en sciences sociales. « Son objet (était) l'étude de la culture (dite à l'époque culture de masse) produite et diffusée par les médias<sup>45</sup> ».

« L'équipe dirigeante du CECMAS étant constituée, le quatuor se répartit le champ des recherches : à Friedmann la présidence et les questions éthiques touchant à la culture et aux loisirs, à Violette le secteur de la presse, à Edgar l'anthropologie des mass media, à Barthes le décryptage des signes<sup>46</sup> ». Le quatuor, créateur du Centre, créa également la revue *Communication*, dont le premier numéro sortit en 1961. Violette y contribua jusqu'à 2003. *Le Monde* dans sa nécrologie<sup>47</sup> décrit Violette comme « chaleureuse, enthousiaste, débordante d'idées, elle est le trait d'union fédérateur de ces personnalités si diverses ».

Membre fondateur et secrétaire générale du CECMAS, Violette y est demeurée active jusqu'en 1982<sup>48</sup>. (...) Elle assura différentes fonctions administratives, outre le secrétariat général, la gestion financière, et la mise à jour de la bibliographie, tout en participant aux travaux collectifs. Elle mena aussi des travaux personnels touchant à plusieurs aspects de la communication médiatique, que ce soit le

<sup>40</sup> Cette cousine avait été enlevée par un riche mexicain en dépit de l'opposition de ses parents et avait fait souche à Mexico

<sup>41</sup> Il compare dans ses mémoires l'écart entre ce poste de stagiaire et le poste à responsabilité plus « gradé » qu'il avait eu à la période de la Résistance.

<sup>42</sup> « Georges Friedman reste très influent à l'échelle nationale et internationale dans les milieux universitaires, administratifs, politiques. En 1960, son prestige est intact, mais il est à la recherche d'un second souffle. Comme il me l'avait dit un jour : de 20 à 40 ans, on cherche, de 40 à 60, on dirige ; après 60, on préside... ». Cette remarque provient de l'article de Claude Brémont précité intitulé « Une enquête internationale sur le Héros du film ».

<sup>43</sup> Claude Brémont dans l'article intitulé : « Une enquête internationale sur le Héros du film » explique qu'Edgar Morin « réoriente son projet de recherche vers l'anthropologie sociale, domaine dans lequel il a déjà publié en 1951 *l'Homme et la Mort* et dans lequel il publia en 1956 *le Cinéma ou l'homme imaginaire*.

<sup>44</sup> Dans son ouvrage intitulé : « *L'écriture de presse* », Presses de l'Université du Québec, 2003, p. 163-164

<sup>45</sup> Dans *Les souvenirs viennent à ma rencontre...*p.486

<sup>46</sup> Dans « Une enquête internationale sur le Héros du film »...

<sup>47</sup> Elle est datée du 5 décembre 2003.

<sup>48</sup> Les informations figurant dans le paragraphe qui suit proviennent d'un entretien de Violette avec Lise Chartier et d'un exposé de Georges Friedman dont le compte rendu fut signé en 1959. Lise Chartier est directrice du Laboratoire d'analyse de presse de l'Université du Québec à Montréal et consultante en communication. Elle eut en 2002 des entretiens approfondis avec Violette à Paris.

format, le sens ou le contenu et portant sur la presse écrite, la caricature, la publicité et l'information télévisée. Dès 1960, elle publie une première étude intitulée « La presse française et la naissance d'un enfant royal à la cour d'Angleterre ». En 1965, elle présente une thèse qui lui conféra le doctorat en sociologie de l'EHESS. L'un de ses chapitres portant sur la méthodologie et consacré au voyage de Khrouchtchev en France fut publié en 1961 dans le premier numéro de la revue *Communication*. De sa thèse, Violette tira un essai intitulé « *L'Écriture de presse* » qui fut publié en 1969 en France puis traduit et publié en espagnol un peu plus tard. Le livre montre comment, sous ses images et les faits qu'il rapporte, le discours journalistique est porteur d'une signification latente qui échappe aux lecteurs néophytes ou pressés. Lise Chartier, dans la préface de l'essai de Violette, souligne « que cet ouvrage révèle

comment un texte doit être abordé, disséqué et décortiqué pour en dégager toutes les composantes et permettre une plus grande compréhension de l'information traitée<sup>49</sup> ».

A la fin de l'année 1961, le couple se sépare. Edgar Morin partit enseigner à la Faculté de Santiago du Chili. Ayant eu une hépatite qui le rendit très malade, il fut soigné au Mont Sinai à New York. Cette maladie a été un point de rupture. Il écrit : « en revenant à Paris, je quitte mon épouse et si dévouée compagne de résistance, Violette, mon appartement, mes livres sauf dix, ma voiture, pour vivre hébergé dans une chambre d'ami, rue des Blancs-Manteaux. Je recommence ma vie<sup>50</sup> ». « C'est une italienne qui mit le feu aux poudres et entraîna la séparation ». De l'autre côté, d'après Edgar Morin, « après (leur) séparation, Violette traversa une solitude relative ».

### La séparation devenue divorce, suivie du remariage des protagonistes

En 1969, le divorce d'Edgar et Violette est prononcé. Edgar Morin épousa cette même année 1969 Johanne Harlette, artiste et mannequin québécoise, avec laquelle il vécut jusqu'à l'année 1982, année où il épousa Edwidge Lannegrace. Quant à Violette, elle épousa en 1970 Pierre Naville. Il n'était pas étranger pour le couple. Alors que Violette vivait encore avec Edgar, il rencontra Pierre Naville qui l'impressionna par son « aventure intellectuelle ». Il lui « était apparu alors dans son caractère quasi légendaire, il était devenu l'un de mes héros, un modèle, non pas que j'imitais, mais un modèle de rectitude, de rigueur. Cette sorte d'indifférence qu'il avait à être reconnu, à être populaire, cette rigueur, mais cette rigueur interne qu'il ne faut pas confondre avec la rigidité qu'il avait quand même dans certains domaines doctrinaux<sup>51</sup> ». Élevé dans un milieu familial propice à l'investissement culturel, évoluant du Surréalisme au Trotskysme, auteur de plus de 500 documents, il avait « un

esprit encyclopédique, dans la tradition des Lumières ». Violette devint sa seconde épouse, Pierre Naville ayant en premier épousé « l'égérie du groupe (surréaliste), la belle Denise Kahn, traductrice d'Hölderlin, de Celan et plus tard de Clausewitz, une Denise Naville dont Isabelle Kalinowski avait campé la singulière posture de femme lettrée, adulée et néanmoins soumise ». Violette vécut avec Pierre Naville jusqu'au décès de celui-ci en 1993.

Parallèlement aux changements conjugaux de leurs parents, leurs deux filles se sont orientées vers des carrières qui ne sont pas sans rapport avec les choix parentaux et en cela apportent un éclairage supplémentaire sur un famille dispersée, mais où l'intellectuel n'obère pas le sentimental.

L'ainée, Irène née Nahoum, se dirigea vers la sociologie qu'elle enseigna à l'Université de Tours. Elle épousa Daniel Pennac<sup>52</sup> qui devint très connu pour *La fée Carabine* » et la Saga Malaussene, alors qu'Irène écrivait le livre « *De la guerre conjugale* » resté « méconnu malgré sa lucide

<sup>49</sup> Dans *L'Écriture de presse, 1969*, Réédition dirigée par Lise Chartier, Préface de Lise Chartier, Collection Communication-relations publiques, Presses de l'Université du Québec, 2003.

<sup>50</sup> « Edgar Morin, « Pendant toute ma vie j'ai rêvé de ma mère », Entretien, publié dans la rubrique Débats du *Monde*, le 2 octobre 2022.

<sup>51</sup> Dans « Pierre Naville surréaliste, trotskiste puis scientifique : un portrait par Edgar Morin », article du *NouvelObs*, publié le 7 juillet 2021.

<sup>52</sup> D'après Wikipedia, Daniel Pennac né Pennacchioni coupa son patronyme en Pennac par peur d'embarrasser son père, général dans l'armée coloniale avec son écrit critique du service militaire.

ironie et son acuité diagnostique<sup>53</sup> ». Elle publia aussi « un travail très réflexif » intitulé « *Dans les yeux du spectateur* » qu'elle présenta sur Radio France en décortiquant « ce qui se trame devant les écrans ». Elle collabora avec son père à un autre ouvrage intitulé « *L'esprit du temps. Nécrose*, 2<sup>54</sup> ».

Irène et son mari partirent enseigner trois ans à l'Université Ceara au Brésil. Ils se séparèrent ensuite, tout en restant amis. Le professeur Gilles Léauthaud, ethnomusicologue, professeur de leur fille Alice qui se vouait à la musique, forma un nouveau couple avec Irène « d'une qualité incomparable ».

La cadette, Véronique Nahoum-Grappe, s'orienta vers l'anthropologie. D'après son père, « en faisant carrière à l'EHESS - comme ses parents - elle inaugura une forme originale d'anthropologie historique ». Militante, elle

s'engagea pour aider les discriminés, exclus, humiliés et offensés, dont les migrants. Elle travailla dans les prisons, dans les camps de réfugiés en ex-Yougoslavie ou encore pour la Protection judiciaire de la jeunesse.

Elle épousa Michel Grappe, médecin, voué aux enfants traumatisés. Membre du comité de veille de *GLOBAL*, *Le magazine de la slow-information*, Irène « pose son regard d'anthropologue sur l'addiction. A ses yeux, « la dépendance - à un produit, une personne, une pratique - dessine un abîme intérieur et, selon la nature de l'enchaînement, est un signe révélateur de notre contemporanéité ». Véronique fait aussi partie du comité de rédaction de la revue *Chimères*<sup>55</sup>. Combative et généreuse, elle joint l'analyse à l'action, sur les pas de ses parents.

### Les productions foisonnantes de Violette jusqu'à son décès

La liste des principales productions de Violette s'élève à plus de cinquante. Les premières débutèrent dans les années 60 et se poursuivirent jusqu'à l'année de son décès. Ses articles résultent d'analyses « de terrain ». Elles concernent des événements, des figures, ou des sorties de livres ou de films et se focalisent sur leur tonalité et leur intentionnalité. Elle s'est appuyée sur la méthode qu'elle a présentée dans son ouvrage intitulé *L'écriture de la presse*. Ses

travaux ont eu une portée importante, car ils ont mis en question le développement accéléré de ce qui a été dénommé à l'époque « communication de masse » et ont interrogé ses conséquences sur l'évolution de la société. Quoique la communication prenne de nos jours de nouveaux formats et de nouvelles modalités de diffusion, les questions posées par Violette perdurent ...

Véronique Richard

*La vie de Violette racontée ci-dessus par petites touches empruntées à son voisinage périgourdin ou aux auteurs célèbres qu'elle a côtoyés, faisant ressortir son caractère affermi ou ses qualités intellectuelles, est assurément subjectif. Le portrait qui en résulte renvoie à des souvenirs, témoignages, analyses qui se croisent et ont été « raccordés » pour retracer son double parcours de vie personnelle et collective. La représentation de Violette s'élargit à la représentation d'une communauté de penseurs « avant-gardistes » et militants pour la reconnaissance de la recherche en sciences sociales.*

*D'un univers à l'autre, Violette s'est adaptée et a mené une vie de sociabilité en assumant ses responsabilités tout en protégeant sa conviction féministe. Ses actions de propagande à Toulouse ont constitué un prologue à son travail d'analyse des pouvoirs de la communication de masse, révélatrice des évolutions de la société.*

*In fine, de ce portrait se dessine un tournant existentiel des modes de vie joignant des normes sociales « à l'ancienne » à l'ouverture sur un horizon élargi.*

<sup>53</sup> Dans *Les souvenirs viennent à ma rencontre...* p. 218-219.

<sup>54</sup> Publié chez Grasset en 1975, l'ouvrage à deux mains montre comment « à travers perturbations et crises, au cours des années 65-75, le nouvel esprit du temps fait éclater la culture de masse comme une chrysalide en cours de mue. La problématisation de la culture de masse débouche sur la problématique de la révolution culturelle ; la crise de la culture débouche sur la crise de la société ».

<sup>55</sup> Cette revue accueille les travaux de tous ceux qui entendent renouer avec l'inventivité première de la psychanalyse, en levant le carcan de pseudo-scientificité qui s'est abattu sur elle comme sur l'ensemble des pratiques et des recherches en philosophie et en sciences humaines.

# HAUTEFORT, NOTRE PATRIMOINE



Hôtel de Ville de HAUTEFORT,  
200 rue Sylvain Floirat, 24390 - HAUTEFORT.  
Association régie par la loi du 1<sup>er</sup> juillet 1901.  
Identifiant SIRET : 511 423 485 00016

Site internet : <http://hautefort-notre-patrimoine.fr>

Contact : [secretariat.hautefortnotrepatrimoine@outlook.com](mailto:secretariat.hautefortnotrepatrimoine@outlook.com)

- déclarée à la Préfecture de la Dordogne le 17 Septembre 1997 - Récépissé N° 308161, publiée au J. O. N° 41 du 11 Octobre 1997.
- objet : Connaissance des faits, événements et réalisations ayant marqué la vie et constitué l'histoire du Pays de HAUTEFORT, Recensement et classement de tous documents historiques relatifs à la commune de HAUTEFORT et aux communes voisines. Mise à la disposition du public des documents ainsi centralisés. Organisation de toute action et sortie culturelles destinées à enrichir la connaissance de ses adhérents et de tout public.

## Compte rendu d'activité n° 72 août 2025

*Document conçu et réalisé par nos soins, imprimé par la Mairie de Hautefort  
H.N.P., le 28/07/2025 ind 2*